

Les œuvres d'art et les contenus médiatiques, dans ce contexte, ne sont pas seulement une réaction aux processus historiques : ils génèrent des actions et leur confèrent du sens.

Jean SCHILLINGER

Alexandre Matheron, *Études sur Spinoza et les philosophies de l'âge classique*. Lyon, ENS Éditions, collection « La croisée des chemins », 2011, 752 p.

L'importance d'un livre n'est pas nécessairement liée au caractère inédit de son contenu. Cet ouvrage d'Alexandre Matheron est amené à faire date dans les études de la philosophie du XVII^e siècle (et en particulier dans l'étude du spinozisme), même s'il ne fait que recueillir des articles déjà publiés.

L'événement tient d'abord au soin apporté à cette édition, ainsi qu'à son caractère exhaustif. Ce sont ici tous les articles significatifs de l'auteur, publiés souvent dans des revues confidentielles, qui se trouvent réunis dans une présentation superbe, avec un Index des noms propres ainsi qu'un Index des passages cités de Spinoza. C'est en effet Spinoza qui est au cœur des études présentées ici, même si plusieurs articles évoquent d'autres philosophes de l'âge classique (Grotius, Descartes ou Hobbes), avec lesquels Spinoza est mis en dialogue.

Car Alexandre Matheron est LE grand exégète de la pensée spinoziste de la seconde moitié du XX^e siècle, celui que tous les plus importants spécialistes actuels de Spinoza aiment à reconnaître comme inspirateur et guide, de Laurent Bove à Pierre-François Moreau (qui préface l'ouvrage). C'est aussi aux travaux d'Alexandre Matheron que se réfèrent ceux qui, plus loin des cercles de la philosophie universitaire, s'efforcent d'utiliser Spinoza pour dynamiser la pensée politique contemporaine (Antonio Negri, Frédéric Lordon).

Les deux ouvrages précédents de l'auteur, *Individu et communauté chez Spinoza* (Minuit, 1969) et *Le Christ et le salut des ignorants chez Spinoza* (Aubier, 1971), avaient lancé le grand tournant politique qu'ont connu les études spinoziennes à partir des années 1970. Jusqu'à cette date, le philosophe était apparu comme un métaphysicien radical et scandaleux (avec l'*Éthique*), dont les écrits politiques (le *Traité théologico-politique* de 1670 et le *Traité politique*, inachevé à sa mort en 1677) ne faisaient que réchauffer un hobbesianisme curieusement favorable à la démocratie. C'est largement grâce aux premiers ouvrages d'Alexandre Matheron que s'est dessiné le portrait d'un penseur proposant une ontologie politique tout à fait inédite, étonnamment audacieuse et consistante. Même si la seconde partie du recueil actuel traite de thèmes très variés, relevant de l'épistémologie (les genres de connaissance, le statut des idées), de l'éthique (la prudence, l'attitude stoïcienne) ou de l'ontologie (l'identité de l'être et de la puissance, la vie éternelle), toute la première grosse moitié de ce nouvel ouvrage est consacrée à des articles traitant de questions centrées sur la dimension politique de la pensée spinozienne. (Le contraste entre Spinoza et Hobbes est directement au cœur de cinq des 40 articles réunis, mais il est à l'horizon de nombreux autres.)

Chacun de ces articles mériterait d'être analysé en détail, comme une étonnante mécanique de précision. En guise d'illustration, prenons le dernier de la première partie, intitulé « L'État, selon Spinoza, est-il un individu au sens de Spinoza ? », originellement publié en 2003. Alexandre Matheron y revient sur le thème de son ouvrage classique sur *Individu et communauté*, après avoir collecté pas moins de 15 objections émises à son propos au cours des trois décennies précédentes. On pourrait s'attendre à une apologie *pro domo*, à une suite de citations critiques, dûment réfutées pour prouver que l'auteur avait toujours vu juste et que ses opposants l'avaient mal lu. En lieu et place de règlements de comptes, on assiste à la présentation la plus synthétique et la plus pédagogique de ce qui constitue un individu pour Spinoza, de ce que cette définition implique quant à la constitution de notre réalité physique

et sociale (que nous apprenons à concevoir en termes de « communications mutuelles de mouvements ») et, surtout, de la façon dont on peut (ou non) mobiliser cette définition pour considérer un État politique comme un « individu ».

Au début de l'article, l'auteur s'excuse de « reprendre la question dans une optique quasiment "philologique" (comme on dit en Italie en un sens généralement péjoratif), en prenant les textes au ras de la lettre » (p. 418). Ce parti-pris philologique fait en réalité toute la force de la machine interprétative élaborée par Alexandre Matheron, parce qu'il donne toute sa force à la formidable machine à déterminer la pensée élaborée par Spinoza. Le titre de cet article emblématique est en effet lui aussi à prendre « au ras de la lettre ». Ce qu'Alexandre Matheron s'y demande, c'est « seulement » si l'État, tel que le définit le texte spinozien, est un individu, tel que le définit le texte spinozien. En apparence, il s'agit « simplement » de comprendre – c'est-à-dire de reconstruire patiemment et méticuleusement – ce que l'ensemble du corpus spinozien nous dit à propos de la définition de l'État et de l'être individué. Une telle reconstruction n'a bien entendu rien de simple : Alexandre Matheron, qui connaît comme sa poche tous les recoins les moins fréquentés du *TTP* et des *Opera posthuma*, mobilise tous les éléments disponibles pour restituer la figure rigoureuse et précise de chaque élément du puzzle que constitue la marqueterie spinozienne.

Son herméneutique est exemplaire. Elle repose sur un postulat simple : l'auteur étudié, ou plutôt *son texte*, a toujours raison, est toujours consistant avec lui-même, et ne paraît parfois se contredire que parce qu'on n'a pas encore su trouver une façon cohérente de monter les différentes citations collectées dans son œuvre. Cette méthode, qui joue à fond le jeu « philologique » de la philosophie, est d'une humilité remarquable : elle interdit la posture d'arrogance qui permet à certains interprètes de « corriger » leur auteur (qui se serait « trompé », « mal exprimé » ou « contredit » sur tel ou tel point). Cette méthode, qu'il résume en disant qu'elle « fait crédit à l'auteur de l'*Éthique* » (p. 306), est surtout d'une puissance heuristique indépassable : au lieu de couper court à un problème en imposant au texte une solution qui lui est extérieure, elle s'astreint à reprendre et à recomposer le problème autant de fois qu'il faudra pour ajuster l'interprétation à ce que le texte dit effectivement (plutôt qu'à nous faire entendre ce qu'on veut lui faire dire).

De par sa rigueur méthodologique et de par le génie propre de la machine textuelle spinozienne, cette méthode donne constamment l'impression d'enquêter non tant sur un auteur particulier (prénommé Benedictus ou Baruch), que sur la nécessité de la pensée elle-même. À partir d'une question comme « L'État, selon Spinoza, est-il un individu au sens de Spinoza ? », Alexandre Matheron, du fait même qu'il colle au plus près du texte spinozien, produit en réalité l'analyse la plus lumineuse de ce qu'est un État politique – mais aussi de ce qu'est un esprit ou un réseau de communication ! Les définitions et les principes d'intelligibilité qu'il tire de Spinoza semblent être taillés dans un cristal si limpide que ce sont les nécessités effectives de notre réalité concrète qui s'en trouvent éclairées de façon décisive.

Quoique d'une fermeté intimidante, cette discipline interprétative est pourtant pleine de générosité. Alors que, comme tous les domaines, les études spinozistes ont leur bon compte d'imprécisions et d'âneries, jamais Alexandre Matheron n'a besoin de critiquer autrui pour affirmer la valeur supérieure des lectures qu'il propose. S'il montre – citations en mains, bien entendu – que le texte spinozien ne respecte pas rigoureusement la distinction proposée par Antonio Negri dans l'*Anomalie sauvage* entre les usages du mot *potentia* et ceux du mot *potestas*, ce n'est pas pour faire la leçon à un exégète imprudent, mais pour apporter plus de précision à une lecture dont il reconnaît la profondeur d'intuition.

Aussi rigoureuse soit-elle, la machine de précision interprétative qu'Alexandre Matheron ajuste à la machine de précision conceptuelle proposée par le texte spinozien n'a toutefois rien de mécanique ni de froid. Les questions ne portent pas sur des définitions abstraites, mais sur des problèmes existentiels (et éminemment actuels) : en quoi l'indignation est-elle

l'affect politique par excellence ? Quelle image – éminemment diffuse, mais rendue soudain perceptible par le rassemblement de ses membres morcelés dans l'espace d'un article (p. 305-325) – Spinoza propose-t-il de la sexualité ? Le parfait respect avec lequel le texte spinozien se voit traité s'allie avec la plus grande capacité à traiter ses problèmes les plus « épineux » (*espinosa*). On trouvera ainsi reproduit l'article rapidement devenu classique dans lequel l'auteur aborde de front une question qui a embarrassé et tarauté tous les exégètes qui se sont complu à souligner le « progressisme » ou le « radicalisme démocratique » de la pensée spinoziste : la nécessité d'exclure les femmes de la vie politique (« Femmes et serviteurs dans la démocratie spinoziste », p. 287-304). Conformément à sa méthode, l'interprète « fait crédit à l'auteur », non pas pour l'excuser, ni pour prouver qu'il a raison en tout, mais pour montrer la consistance du système d'argumentation que compose son texte.

Plutôt qu'à nous reconforter à tout prix dans nos certitudes bien établies, la lecture du texte philosophique nous pousse à apercevoir les implications radicales des principes auxquels on a souscrit, à charge d'accepter les implications ou de corriger les principes. Lorsqu'il nous fait comprendre que « la forme élémentaire de la démocratie, selon Spinoza, c'est le lynchage » (p. 228), Alexandre Matheron ne cautionne pas davantage le lynchage des dirigeants que l'exclusion des femmes de la vie politique. Il fait un travail de philosophe (spinoziste, déterministe) : il rend intelligible une nécessité qui peut ne pas nous plaire ou ne pas nous convenir, qui n'en garde pas moins sa force propre, mais que nous pouvons infléchir en utilisant la puissance d'intellection et d'action qui nous incombe en tant que nous constituons nous aussi une partie de la nature – une partie très singulière qui lit des livres, et des livres sur d'autres livres (et des comptes-rendus sur des livres sur d'autres livres)...

Indispensable pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire, à la cohérence ou à l'actualité du spinozisme, cet ouvrage mérite non moins d'être lu (et étudié) par tous ceux que séduit la pensée de l'âge classique. La systémativité des analyses d'Alexandre Matheron est à la hauteur de celle de Spinoza : la rigoureuse superposition de ces deux systémativités produit l'un des monuments les plus impressionnants de ce que le dix-septième siècle et les études dix-septémistes peuvent offrir de plus exemplaire, de plus fascinant et de plus émouvant.

Yves CITTON
(Université de Grenoble 3 / UMR *LIRE*)